L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureau, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 22 AVRIL 1883

Du mouvement atomique.

La théorie des atomes subit de perpétuels changements; en ce moment on en est à ce que l'on nomme l'atomicité, c'est-à-dire aux capacités de saturation variables d'un atome à un autre atome. Cette théorie, fondée sur des faits de l'ordre chimique, introduit une sorte de figuration, de géométrie, dans les spéculations sur les molécules, les phénomènes de substitution sont devenus une affaire de figures, et les variations dans la capacité de saturation condensent à soupçonner que la position joue un grand rôle dans les phénomènes et que peut-être c'est elle seule qui détermine des modifications de tout genre dans une matière ou une essence.

M. Marcelin Langlois, auteur d'une très curieuse étude sur le mouvement atomique, dit à ce sujet: "Outre les phénomènes physiques dont la raison d'être est dans la masse des atomes en présence, dans la constitution atomique des molécules, il y a certainement les phénomènes qui sont dus à la densité des quatre espèces d'atomes, ou, si l'on veut, des quatre espèce de matière primordiale dont la condensation produit des atomes. Et, quand je dis "les quatre espèces de matière primordiale," je réduis déjà les atomicités; peut être suis-je encore en deça de la vérité et n'y a-t-il dans tout l'univers qu'une seule, une unique matière.

M. Langlois commence par établir le principe fondamental de la nouvelle théorie des gaz. C'est le point de départ naturel de toute recherche relative à la matière et à l'établissement des lois de physique moléculaire.

Le gaz nous présente, en effet, un milieu admirable pour analyser l'influence de la pression de la chaleur. La cohésion s'y trouve éliminée; les molécules gazeuses sont comme des petits corps indépendants, uniquement soumis à l'action des causes extérieures. Pour M. Langlois, les molécules gazeuses sont des sphères animées par un fluide élastique, simple ou non, très raréfié, l'éther, et sont le lieu du mouvement des atomes de matière pondérable. Pourquoi ces atomes sont-ils en mouvement? La cause en est à l'origine dans les pressions extérieures à la surface.

Cette théorie diffère de celle qui est actuellement adoptée en physique. Pour Claudius, principal promoteur de la théorie actuelle, pour Kœnig, Meyer, Maxwell, les gaz sont formés de molécules très petites par rapport à l'espace moyen affecté à leur libre parcours. Mi Langlois objecte à cette théorie qu'elle est demeurée stérile; "Car, enfin, dit-il, ces physiciens ont-ils pu seulement, depuis tantôt trente ans, déterminer directement les chaleurs spécifiques des gaz, ainsi que ces autres propriétés générales qui se sont traduites dans l'expérience partant de chiffres et de résultats précis? Ils ne l'ont pas fait, et la valeur de leur hypothèse se trouve par là singulièrement diminuée."

Ampère considérait les molécules comme un assemblage d'un nombre déterminé d'atomes placés dans une situation déterminée et renfermant entre elles un espace incomparablement plus grand que celui des atomes. Chaque molécule serait comme un petit monde planétaire. "Dans le cas, disait Ampère, où les sorps passent à l'état de gaz, leurs particules seules sont séparées et écartées les unes des autres par la force expansive du calorique, à des distances beaucoup plus grandes que celles où les forces d'affinité et de cohésion ont une action appréciable en sorte que ces distances ne dépendent que de la température que supporte le gaz, et à des pressions, à des températures égales, les particules de tous les gaz, soit simples, soit composées, sont placées à la même distance les unes d'avec les autres. Le nombre des particules est, dans ce cas, proportionnel à celui des gaz."

M. Langlois admet comme principe fondamental que la molécule d'un gaz biatomique est formée de deux atomes conjugués, assujétis au mouvement d'un mouvement uniforme sur un grand cercle d'une surface sphérique, laquelle constitue la molécule elle-même. Quant à la tension, ou force centrifuge moléculaire, elle est égale au tiers de la pression vive qui s'exerce à la surface de la matière. Nous ne pouvons ici donner les formules, ni les démonstrations de ces formules, ni toutes les conséquences qu'on en peut tirer. Elles servent de point de départ à une théorie sur les chaleurs spécifiques du gaz sous pression constante et à volume constant, à des considérations intéressantes sur la propagation du son dans les gaz. L'auteur applique ensuite sa méthode aux molécules biatomiques composées, bioxyde d'azote, oxyde de carbone, etc; il étudie la molécule du chlore et de ses congénères, le fluor, le brome, l'iode; il passe ensuite aux gaz composés, dont la molécule comprend trois atomes, l'acide carbonique, la vapeur d'eau, le protoxyde d'azote, l'acide sulfureux, le sulfure de carbone en vapeur. La dynamique de la molécule d'eau est particulièrement intéressante, et l'auteur tire de ces formules la vitesse de propagation du son dans l'eau.

Quand on se demande pourquoi tout corps passe de l'état gazeux à l'état liquide, à une température et sous une pression déterminées, on ne peut toujours répondre de même façon, car la cause peut être ou chimique ou purement physique. M Langlois examine cette questions, d'une manière générale, recherche les origines des phénomènes chimiques, en les rattachant aux mouvements des atomes. Il finit son étude par des considérations générales sur l'électricité et sur le mouvement électrique. Il se réserve, du reste, de revenir sur ce sujet dans une autre publication.

Epilogue de la foire aux jambons.

En police correctionnelle:

—Accusé, levez-vous! Vous avez été pris en flagrant délit, boulevard Richard-Lenoir: vous êtes sans moyen d'existence.....

L'accusé, tirant tout fier un énorme saucisson de sa poche:

—Eh bon! mon président, et ça!

Entre mère:

—Votre fils s'est mis à faire du paysage!

—C'est moi qui l'ai voulu.

—Mais pourquoi a-t-il changé son genre, puisqu'il réussissait très bien les animaux?

—Parce que je ne veux pas qu'on appelle mon fils un animalier!.....

Un maréchal des logis fait l'instruction aux hommes de sa batterie, avant le départ pour une marche militaire.

—Pendant la marche, dit-il, et surtout quand on a chaud, faut pas boire d'eau *stagnante*.

—Pardon, mar'chal, demande un volontaire, qu'est-ce que c'est que de l'eau "stagnante?"

—L'eau stagnante, répondit-il d'un ton doctoral, c'est de l'eau qu'est sacrée pipi!

Les composés explosifs.

M. Abel, le chimiste attaché à l'institution du *Royal United Service*, à Londres, s'occupe depuis plusieurs années d'une manière particulière de tous les agents explosifs qui peuvent rendre des services dans l'artillerie. Il a fait à ce sujet cette année, comme il fait presque tous les ans, une conférence où il a analysé les progrès les plus récents faits dans la fabrication de la poudre. Quand on parle de la poudre, il faut prendre en considération sa densité aussi bien que l'état de division mécanique des substances; on peut faire des poudres très variables au point de vue du temps nécessaire à leur combustion.

En 1879, on a changé en Angleterre la dimension du grain de poudre, et l'on a obtenu de remarquables résultats; ces résultats ont été dépassés en 1882 et l'on a obtenu une poudre qui donne une vitesse initiale vraiment extraordinaire de 2,000 pieds par seconde. L'attention de l'artillerie a été pendant ces dernières années tournée vers d'autres agents explosifs. On a recherché les substances qui permettraient d'obtenir les explosions le plus fortes possible. Autrefois, on remplissait les obus de n'importe quelle poudre; depuis la guerre de Crimée, on n'emploie plus qu'une poudre très fine. Le gouvernement autrichien a fait faire des études très approfondies sur le coton-poudre et a tenté de l'utiliser dans l'artillerie. Mais les Autrichiens ont peu à peu changé d'avis; ils considèrent aujourd'hui la fabrication de cette substance comme dangereuse et voient beaucoup d'inconvénients à son emploi. Les Anglais ont continué à travailler la question et ils ont réussi à faire éclater des obus avec du coton-poudre dans des mortiers; mais l'expérience n'a pas réussi avec des canons ordinaires. On s'est occupé alors de convertir la poudre en grains en une masse dure et solide, et, de cette façon, sa nature a été entièrement changée.

On s'est occupé aussi de chercher de nouvelles substances pouvant remplacer la poudre dans les petites armes, dans les opérations de mines. Pendant les dernières années, on a fait de grands progrès dans cette direction et l'on a essayé toutes sortes de substances. Le coton-poudre, on le sait, brûle beaucoup plus rapidement que la poudre; on peut en faire l'expérience d'une manière très frappante. Si l'on met quelques grains de poudre sur du coton-poudre, on peut mettre le feu à ce dernier et le voir disparaître, sans que la poudre soit brûlée.

Voici une autre expérience de M. Abel, qui prouve combien sont singulières les propriétés du coton-poudre: il introduit une pelote de fer percé au rouge dans un gâteau de coton-poudre humide, sans fer n'y met pas le feu. Il y a une foule de nuances, pour ainsi dire, dans la qualité des matières explosibles et détonantes, tenant à leur état physique particulier. Il n'y a pas de limite bien définie entre les substances explosives et les substances détonantes. On obtient des effets extrêmement puissants en ajoutant au coton-poudre de petites quantités de fulminate de mercure.

La nitro-glycérine a été regardée d'abord comme une sorte de curiosité chimique, mais on n'a pas été long à s'apercevoir qu'elle pouvait donner de meilleurs résultats que le coton-poudre. Il y a plusieurs manières de faire détoner cette substance, mais, quand elle est à l'état liquide, elle détone mal, parce qu'elle se soustrait pour ainsi dire au choc par le retrait. Ce fait oppose d'abord de grandes difficultés à ceux qui voudraient employer cette substance mais on découvrit ensuite qu'elle pouvait être détonée dans certaines conditions. Il est vrai que l'on a pu en tirer.

Ces mélanges de nitro-glycérine avec des substances solides qui en deviennent le véhicule ont reçu des noms divers, le principe détonant est toujours le même. M. Abel a parlé aussi d'un explosif nouveau, la gélatine détonante, qui a de remarquables propriétés. En somme, on peut dire que l'année 1882 a produit de remarquables progrès depuis quelques années. Malheureusement, l'abus se place à côté de l'usage; il a quelque chose d'effrayant dans la pensée qu'une immense puissance de destruction puisse être conférée à un petit peut veut-être, et serve d'instrument au caprice ou à la passion d'un individu. Les progrès de la science ne vont pas tout à fait parallèlement avec les progrès de la moralité publique; il y a une sorte de décorde entre les moyens que la science fournit aux hommes et entre ces hommes eux-mêmes.

Il n'y a pas un esprit véritablement scientifique qui ne soit préoccupé de cette épée de retour à la barbarie produit par la civilisation elle-même.

La lumière électrique étend son influence aux phares. Ce travail de transformation, décidé en principe, comme nous l'avons déjà dit, vient de commencer sur les côtes de France.

Il s'agit d'installer de puissants foyers électriques dans les principaux phares: ceux qui indiquent l'entrée des ports les plus importants et ceux qui signalent les écueils les plus redoutables.

Les côtes de France ont un développement total de 2 870 kilomètres. Sur cet immense pourtour sont répartis 382 phares.

La transformation dont nous parlons ne doit s'appliquer qu'à 42 de ces phares, ceux dits de grand attérage.

On s'est arrangé de manière à ce que les phares aient transformés forment, par leurs cercles lumineux, une ceinture ininterrompue, de sorte qu'entre deux quelconque de ces phares, le navigateur voie toujours sa position et les écueils à éviter.

La lumière électrique, grâce à l'intensité de son éclat, se traduit beaucoup plus loin, en temps de brume, que la lumière d'huile de colza ou d'huile minérale que l'on employait jusqu'ici dans presque tous nos phares.

Il résulte des dernières expériences que, sur les côtes de la Manche et de l'Océan, la lumière des phares électriques pourra être vue pendant les dix douzièmes de l'année, tandis qu'aujourd'hui, elle n'est visible que pendant la moitié. En ce qui concerne les côtes de la Méditerranée, le résultat sera encore plus favorable: d'après des calculs récents, on peut affirmer que la lumière des phares y serait visible, après transformation, pendant les quatorze quinzièmes de l'année.

Ajoutons qu'en cas ou des brouillards intenses se produisaient et interceptaient même la lumière électrique, on fait installer, sur 20 de ces phares, de puissants signaux sonores. Mis en jeu par la vapeur, ces signaux seront capables de dominer le bruit des vagues et de la tempête, et de signaler au navigateur la présence des écueils qu'il lui faut éviter.

Un poisson d'avril, qui a dérïdé, pendant quelques heures, le front spleénétique de nos lons voisins les Anglais.

Le 31 mars 1846, l'*Evening Star* annonçait à ses lecteurs, pour le lendemain, une magnifique exposition d'ânes qui devait être ouverte dans la salle d'agriculture d'Islington.

Une foule d'amateurs arrivèrent et reconnurent—mais trop tard—qu'ils figuraient seuls à l'exposition.

Le médecin des fous.

J'entre, l'autre jour, dans le laboratoire d'un aliéniste éminent. C'est au monde, ce qu'il y a de plus curieux. Je ne dis pas que ce soit souriant, c'est poignant et navrant, au contraire, mais cela attire avec des magnétismes de gouffre.

Partout, sur les tables, de petites masses aux circonvolutions bizarres, de petits objets ovales, étiquetés et colorés de teintes diverses, avec des inscriptions portant un nom scientifique et parfois un nom d'homme ou de femme. Les colorations jaunes, bleues ou vertes s'enroulent comme les fleuves ou les cours d'eau sur une carte géographique. Prenez un de ces objets; cela est pesant et comme pétrifié; cela ressemble à du carton qui serait aussi lourd que du plâtre. Regardez de près; c'est un hémisphère cérébral, un demi-cerveau humain que vous tenez dans la main.

L'aliénisté a, sous les yeux, ces pièces anatomiques comme le botaniste a ses fleurs et, en réalité, ce sont aussi des fleurs desséchées, ces masses de cervelles que Michelet, se penchant dessus, contemplait avec des admirations de philosophe et des enthousiasmes de poète.

Quel dérange spectacle! Cela a vécu pourtant, ces masses rascornies; cela a été le foyer brûlant où se sont allumées les passions, les fièvres, les amours et les haines! Ces hémisphères arrachés au crâne humain et qui nagent dans l'alcool ou trainent massés, sur les planches du laboratoire, ont été des magasins d'idées avant d'être des réceptacles de démence.

—Examinez cela, me dit le docteur qui tient un de ces demi-cerveaux dans le paume de sa main comme Hamlet le crâne d'Yorick vers qui déplaisé et pensif, le circonvolution pariétale ascendante? Cela n'a l'air de rien et c'est la folie. Toute folie a pour cause une altération matérielle du cerveau. Voyez-vous cet autre hémisphère qui semble granuleux ou plutôt chagriné comme, en effet, un lambeau de peau de chagrin? C'est le cas exact du pauvre André Gill. L'aliéné à qui appartenait cet hémisphère là—un jeune homme—fut un moment secrétaire de M. Thiers. Vous l'avez connu.

Il laissait là le cerveau du pauvre diable, en prenant un autre, le considérant avec amour comme un collectionneur de falaises admirerait un vieux Rouen et l'essuyant, chassait la poussière des circonvolutions avec la passion d'un bibliophile caressant une reliure pleine et en épousseutant les nervures.

—Celui-là, ah! celui-là est un cerveau de poète!.....

Je regardais, ébahi, cette petite masse octoïde, semblable à un gros caillou peint.

—Les poètes ont donc un cerveau particulier?

—Parfaitement. L'auteur de recherches savantes sur les localisations cérébrales, le docteur Luys, a trouvé la localisation même de la poésie, là, tenez, dans cette petite circonvolution du cerveau. L'homme à qui appartenait ce cerveau, qui appartenait à ce cerveau, comme vous dites, était ouvrier imprimeur et faisait des vers. Tout homme qui rime a cette petite circonvolution-là, sous le crâne.

Et le docteur Luys, qui a découvert cette circonvolution, inaperçue jusqu'à lui, croit même, par hypothèse, que le cerveau humain a ainsi des facultés ignorées, des points spéciaux non encore développés, et qui le seront plus tard, dans le cerveau des générations futures. Il en est de ces facultés encore latentes comme de ces étoiles qui existent au fond de l'éther, mais qui sont si éloignées, que nous n'en avons pas encore perçu la lumière. Elle nous arrivera quelque jour.

Je m'étonne que ces médecins aliénistes, qui touchent ainsi du doigt le mécanisme même de la pensée de l'homme puissent garder la moindre parcelle d'idéal. Et pourtant, fait singulier, ils sont idéalistes souvent. Le professeur Lasègue, qui suspendait aussi les cerveaux humains disait un croyant. Il vivait les pieds dans la boue humaine, et le front dans l'idéal. Les naturalistes qui trouvent que toute grande pensée et toute émotion saine ou sainte sont des mistiqueries pures, eussent bien fait d'aller à l'école de ce savant.

En dépit des documents lugubres qu'il avait sous les yeux, Charles Lasègue croyait.—On l'a déjà fort bien dit—tout ce qu'il y a de consolant et de grand dans l'âme humaine Il savait que notre chère raison pèse d'un poids léger dans la balance. La moindre irrégularité dans la disposition des circonvolutions frontales, un peu de rose dans la pulpe cérébrale, une coloration de cerise d'ocre, pas plus grosse qu'une tête d'épingle dans les régions centrales, et tout est dit, voilà mon fou. Mais le professeur savait aussi que ce frêle cerveau humain peut enfanter des chefs-d'œuvre, pousser aux héroïsmes, être à la fois la cuve des bestialités et le nid des chastes amours et il admirait, comme Michelet,—autre idéaliste—ce incomparable laboratoire de merveilles qui s'appelle le cerveau de l'homme.

En vérité, quand on pense qu'un peu de substance grise produit les inventions d'un Edison, les strophes d'un Musset, les toiles d'un Regnault, on est stupéfait et prêt à s'enorgueillir d'être homme. N'en voyons pas trop d'en pourtant. La royauté humaine tient à peu de chose et plus nous allons, plus Sa Majesté le Roi des animaux se détraque et se déséquilibre. Non! on n'a pas trop abusé de cet mot: *La grande névrose moderne*. Elle existe, féroce et inquiétante la névrose. Le monde est aux névropathes comme il fut un moment aux silencieux.

Plus de sang, le sang se fait rare en ce monde, et ce qui nous reste, ce sont les nerfs. Il n'est plus là—notre France en a trop versé—il n'est plus là, le sang nourricier pour payer, si je puis dire, l'excitation des nerfs. *Sanguis temperat nervorum*, dit le vieil axiome hippocratique. Et, les nerfs non tempérés, trop tendus et trop maîtres de la machine, la névrose éclate.

—Ce qui me console, disait le docteur Lasègue, c'est que les fous sont incapables de s'entendre pour combiner un plan et que ce sont des êtres qui, étant huit cent, sont tenus en respect par quatre gardiens! Sans cela, un temps viendrait où la terre, qui fatalement appartiendra aux Chinois, appartiendrait aux fous.

Car, voilà ce qui est curieux: les fous n'ont pas d'action sur les fous, il n'ont d'action que sur les imbéciles. On n'a contesté pas Louise Michel à la Salpêtrière. Chaque hystérique on chaque démente haussent les épaules et bercerait son rêve solitaire à l'écart.

Observations d'un gourmand:

Le meilleur morceau du faisan, c'est l'aile; de l'oie, c'est la poitrine; du canard, c'est la croupe; du pluvier, c'est la cuisse; de la bécasse, c'est le pilon; du halbran, c'est la fourche; du lièvre, c'est le râble; du lapin, c'est l'omoplate; de la pintade, c'est le bateau; de l'alouette, c'est la tête; de l'ortolan, c'est le flanc; de la dinde, c'est le blanc.

Ce gourmand oublie le vanneau. Savez-vous quel est le meilleur morceau du vanneau? C'est la cuisse gauche! Le chair en est meilleure, dit-on, parce que, pour dormir, l'oiseau se tient sur la patte gauche, la tête cachée sous l'aile.

Les joueurs de dominos.

Nous trouvons dans un journal étranger une étude vraiment curieuse sur les joueurs de dominos; nous en détachons les passages saillants, qui seront lus, croyons-nous, avec grand intérêt, surtout à Marseille, où ce jeu, contemporain des premiers germes de la civilisation, est très répandu.

Le peine que subit le joueur de dominos vaut qu'il renferme, en lui-même, toutes ses émotions, et si, après une série de manœuvres savantes, il parvient à arracher à son adversaire ce mot magique: "je bonde" le désarçon exige qu'il se contente de dire, en posant un doigt sur son front: "Je le envale".

Et cependant, quand Alexandre gagna la bataille d'Arbèlles, et s'empara de l'épouse et de la mère de Darius, il est douteux qu'il ait tressailli un orgueil plus profond que le joueur de dominos entendant résonner à ses oreilles, comme une fanfare, ce gallicisme navrant. "Je bonde".

"Il bonde, se dit-il, donc il est perdu. Blanc partout."

Et l'autre bonde encore, il bonde toujours, jusqu'au moment où il abat son jeu et laisse 50 points à son adversaire.

Mais celui-ci est toujours digne et il ne se laisse jamais aller aux enivrements de la victoire. Il compte lentement, et se tournant vers la galerie, il dit avec majesté:

Heureusement que je me suis mêlé. Si j'avais mis le double as, j'étais perdu. Il manquait le cinq et six, et c'était la même chose. Vous gagnez forcément."

"Vous faites erreur, reprend obligeamment le vrai joueur, qui n'admet pas qu'il puisse gagner par une autre nécessité indéfectable que celle de son intelligence; vous mettez le cinq et blanc; vous passiez ensuite votre double puis votre quatre, et vous faisiez domino. Heureusement que je me suis mêlé du jeu."

Et il mêle les dés solennellement.

Un des caractères distinctifs du véritable joueur du dominos, c'est de tourjours se douter de quelque chose. Son adversaire est, pour lui, un sujet de méfiance perpétuelle, et, comme il se livre lui-même à des calculs de probabilité titanesques, il est persuadé que tout le monde en fait autant. Chaque dès jeté sur la table est, pour son cerveau, l'objet d'une tension effroyable. Il voit partout des chausses-trappes, des fossés et des pièges à loup. Aussi, ce qui caractérise son jeu, c'est une prudence à outrance. Il "voit venir."

Ne lui proposez pas une partie en cinquante points "sec". Il ne laisse rien au hasard et son honneur et sa réputation ne dépendent par d'un caprice du hasard. Il ne joue qu'en deux cents points "vivs" ou il n'est pas pressé. Avec un simple gloria, il vous mettra, en moins de vingt minutes, dans un état d'exaspération voisin de l'aliénation mentale.

Il a, pour cela, des ruses. Il ne joue jamais sans avoir compté tous les dés qui sont sur la table; il vous demande à chaque instant, ensuite, vous en prise dans la main; il vous regarde dans le blanc des yeux, il fait semblant de chercher, dans ses doigts, des seulems dont il est convaincu; il décrit des arabesques en jouant; puis, il dit, de manière à vous en rendre l'examen difficile autant que possible, et il ne sort de son silence sépulcral que pour dire, d'un ton lugubre: "domino"!

Il n'y a qu'un cas où le vrai joueur sort de son caractère. C'est quand la fatalité le condamne à jouer à trois. Au bout de dix minutes, il devient infernal.

Le jeu à trois, n'est point de vue est dépourvu de tout intérêt; il démonte tous ses calculs, il trouble toutes ses théories, il jette le désarroi dans son système, et, comme il y a toujours, c'est la "chance". Le domino, pour ainsi dire, ne sait pas de phrases: celle où il gagne, et c'est "l'adresse", celle où il perd, et c'est le "hasard."

Le jeu à trois a été inventé pour abréger son existence. Il est dépaysé, désorienté; il voit toujours, pour lui, des points inattendus, toutes les combinaisons sont amendées à la diable, et tous les dés placés en dépit du sens commun. Il met de l'as, on le lit "bouche", si on lui en met, il n'en a pas, et, à force de bonder, il devient grincheux, et finit par maltraiter les dominos.

A quatre, c'est encore pire. D'après lui, c'est le "véritable jeu", mais son partenaire n'y entend jamais rien. Il joue trop vite et ne "ferme" pas la couleur, il fait le jeu de ses adversaires, il ne comprend pas ses invités, il ne compte pas les dominos, il ne passe pas sa double, et, lorsqu'il est pris lui-même d'abattre six dés sur pupi, il s'écrie en hausssant les épaules de pitié: "Ce n'est pas malin: vous vous jouez tout le temps".

Il est persuadé que s'est lui, et lui seul, qui est capable de mener la partie. Il s'occupe de son jeu, nullement de celui de son associé, et si celui-ci a la main forcée, il grommelle en secouant les dents: "C'est qu'; bouche mot encore ma couleur".

Quand il a peine de remettre son képi sur sa tête, qu'il sentit subitement son âme lui manquer entre les jambes. Une main venait de tirer doucement la bête en avant, tandis qu'une paire de bras retenaient Taupin en arrière. Mais si palpe de bras appartenaient à deux gendarmes.

Avant d'avoir repris sa esprits le malheureux général se trouva solidement fixé sous le bras d'un troisième gendarme. Puis il sentit qu'un quatrième lui arrachait sa culotte, et, sous les yeux de son adjoint, une large main s'abattit lourdement. Taupin ne pouvant tout de suite pour celle de son père.

—Tiens! pollisson! hurlait en même temps celui-ci.

Vaincant, pendant que les autres conjurés s'éparpillaient comme une volée de moineaux Taupin essaya de s'échapper. Les gendarmes tendient bon et le père Taupin tapait dur. Cela dura plus de dix minutes, tandis que Mlle Grollard se tordait de rire avec tout son personnel.

Et jamais, depuis ce jour, il n'y eut plus de révolte au collège de Juvenisse-en-Quercy.

—En police correctionnelle

Le président.—Vous n'avez plus rien à dire pour votre défense?

Le prévenu, "sachant qu'une bonne condamnation l'attend".—Je vous prierai seulement, monsieur le président, de ne pas me donner de prison.

—Vous avez pourtant mérité une peine sévère.

—Je vous adresse cette requête, en bon patriote, dans l'intérêt du budget.

—Comment cela?

—Je viens de lire le travail de la commission du budget, et j'y ai vu que les prisonniers coûtaient fort cher à l'Etat. Je ne veux pas être à la charge de mon pays, j'en rougirais.

Extrait du carnet d'un bibliophile:

Il est beaucoup de gens qui s'imaginent que les livres ont été faits uniquement pour s'asseoir dessus.

Bien souvent on achète un livre pour dire: "Je l'ai..... je vous le prêterai...."

On croit parfois faire preuve de goût en crayonnant les marges d'un livre.

Un botaniste prendrait le plus bel ébénivir pour y mettre sécher une ortie.

On a rendu les livres avec des pages formées en marge!

Les joueurs de dominos.

Nous trouvons dans un journal étranger une étude vraiment curieuse sur les joueurs de dominos; nous en détachons les passages saillants, qui seront lus, croyons-nous, avec grand intérêt, surtout à Marseille, où ce jeu, contemporain des premiers germes de la civilisation, est très répandu.

Le peine que subit le joueur de dominos vaut qu'il renferme, en lui-même, toutes ses émotions, et si, après une série de manœuvres savantes, il parvient à arracher à son adversaire ce mot magique: "je bonde" le désarçon exige qu'il se contente de dire, en posant un doigt sur son front: "Je le envale".

Et cependant, quand Alexandre gagna la bataille d'Arbèles, et s'empara de l'épouse et de la mère de Darius, il est douteux qu'il ait tressailli un orgueil plus profond que le joueur de dominos entendant résonner à ses oreilles, comme une fanfare, ce gallicisme navrant. "Je bonde".

"Il bonde, se dit-il, donc il est perdu. Blanc partout."

Et l'autre bonde encore, il bonde toujours, jusqu'au moment où il abat son jeu et laisse 50 points à son adversaire.

Mais celui-ci est toujours digne et il ne se laisse jamais aller aux enivrements de la victoire. Il compte lentement, et se tournant vers la galerie, il dit avec majesté:

Heureusement que je me suis mêlé. Si j'avais mis le double as, j'étais perdu. Il manquait le cinq et six, et c'était la même chose. Vous gagnez forcément."

"Vous faites erreur, reprend obligeamment le vrai joueur, qui n'admet pas qu'il ne se laisse gagner par une autre nécessité indéfectable que celle de son intelligence; vous mettez le cinq et blanc; vous passiez ensuite votre double puis votre quatre, et vous faisiez domino. Heureusement que je me suis mêlé du jeu."

Et il mêle les dés solennellement.

Un des caractères distinctifs du véritable joueur du dominos, c'est de tourjours se douter de quelque chose. Son adversaire est, pour lui, un sujet de méfiance perpétuelle, et, comme il se livre lui-même à des calculs de probabilité titanesques, il est persuadé que tout le monde en fait autant. Chaque dès jeté sur la table est, pour son cerveau, l'objet d'une tension effroyable. Il voit partout des chausses-trappes, des fossés et des pièges à loup. Aussi, ce qui caractérise son jeu, c'est une prudence à outrance. Il "voit venir."

Ne lui proposez pas une partie en cinquante points "sec". Il ne laisse rien au hasard et son honneur et sa réputation ne dépendent par d'un caprice du hasard. Il ne joue qu'en deux cents points "vivs" ou il n'est pas pressé. Avec un simple gloria, il vous mettra, en moins de vingt minutes, dans un état d'exaspération voisin de l'aliénation mentale.

Il a, pour cela, des ruses. Il ne joue jamais sans avoir compté tous les dés qui sont sur la table; il vous demande à chaque instant, ensuite, vous en prise dans la main; il vous regarde dans le blanc des yeux, il fait semblant de chercher, dans ses doigts, des seulems dont il est convaincu; il décrit des arabesques en jouant; puis, il dit, de manière à vous en rendre l'examen difficile autant que possible, et il ne sort de son silence sépulcral que pour dire, d'un ton lugubre: "domino"!

Il n'y a qu'un cas où le vrai joueur sort de son caractère. C'est quand la fatalité le condamne à jouer à trois. Au bout de dix minutes, il devient infernal.

Le jeu à trois, n'est point de vue est dépourvu de tout intérêt; il démonte tous ses calculs, il trouble toutes ses théories, il jette le désarroi dans son système, et, comme il y a toujours, c'est la "chance". Le domino, pour ainsi dire, ne sait pas de phrases: celle où il gagne, et c'est "l'adresse", celle où il perd, et c'est le "hasard."

Le jeu à trois a été inventé pour abréger son existence. Il est dépaysé, désorienté; il voit toujours, pour lui, des points inattendus, toutes les combinaisons sont amendées à la diable, et tous les dés placés en dépit du sens commun. Il met de l'as, on le lit "bouche", si on lui en met, il n'en a pas, et, à force de bonder, il devient grincheux, et finit par maltraiter les dominos.

A quatre, c'est encore pire. D'après lui, c'est le "véritable jeu", mais son partenaire n'y entend jamais rien. Il joue trop vite et ne "ferme" pas la couleur, il fait le jeu de ses adversaires, il ne comprend pas ses invités, il ne compte pas les dominos, il ne passe pas sa double, et, lorsqu'il est pris lui-même d'abattre six dés sur pupi, il s'écrie en haussant les épaules de pitié: "Ce n'est pas malin: vous vous jouez tout le temps".

Il est persuadé que s'est lui, et lui seul, qui est capable de mener la partie. Il s'occupe de son jeu, nullement de celui de son associé, et si celui-ci a la main forcée, il grommelle en secouant les dents: "C'est qu'; bouche mot encore ma couleur".

Quand il a peine de remettre son képi sur sa tête, qu'il sentit subitement son âme lui manquer entre les jambes. Une main venait de tirer doucement la bête en avant, tandis qu'une paire de bras retenaient Taupin en arrière. Mais si palpe de bras appartenaient à deux gendarmes.

Avant d'avoir repris ses esprits le malheureux général se trouva solidement fixé sous le bras d'un troisième gendarme. Puis il sentit qu'un quatrième lui arrachait sa culotte, et, sous les yeux de son adjoint, une large main s'abattit lourdement. Taupin ne pouvant tout de suite pour celle de son père.

—Tiens! pollisson! hurlait en même temps celui-ci.

Vaincant, pendant que les autres conjurés s'éparpillaient comme une volée de moineaux Taupin essaya de s'échapper. Les gendarmes tendient bon et le père Taupin tapait dur. Cela dura plus de dix minutes, tandis que Mlle Grollard se tordait de rire avec tout son personnel.

Et jamais, depuis ce jour, il n'y eut plus de révolte au collège de Juvenisse-en-Quercy.

L'Emeute au Collège.

A cette époque, mon ami Taupin était élève de rhétorique au collège de Juvenisse-en-Quercy. Il était fainéant, encore prétentieux et gourmand. En qualité de gourmand, il avait en horreur l'ordinaire du collège, et surtout les lentilles, dont le principal faisait vraiment servir trop souvent. Et sa prétention était cause qu'il ne doutait pas une seconde de conquérir quelque jour le cœur de Mlle Améndale Grollard.

Mlle Améndale Grollard était, il convient de la constater immédiatement, la coqueluche du collège. Les élèves de mathématiques la voyaient entre leurs équations exo, et les rhétoriciens ne cessaient de composer des vers latins en son honneur. Ceux de Taupin avaient généralement deux et trois pieds de trop, mais s'étaient les pipe brûlante de toute la classe.

En physique, Mlle Grollard était une personne de trente-cinq ans, un peu massive, mais ayant des restes, et propriétaire du principal magasin de nouveautés de Juvenisse-en-Quercy.

Toutes les fois que mon ami Taupin réussissait à réunir vingt-neuf sous, il les gardait pour dimanche, et allait acheter chez Mlle Grollard une paire de gants de flocelle. C'étaient de beaux, mais courts instants. Tout en essayant ces gants, il dévochait à Mlle Grollard des regards tellement incendiaires que ces yeux en avaient l'air de vouloir sauter à la figure de la belle mdoiselle.

Celle-ci minaudait et lissait chastement les poils de la petite moustache noire qui ombrageait sa lèvre supérieure.

Manifestement, ce jeune homme en tinique ne lui déplaisait pas..... Ainsi, un beau jour, après une conversation où Taupin avait mis tout ce qu'il avait d'esprit et de flammes sur lui, cet il l'inéffable joie de s'entendre dire:

—Monsieur Taupin, il fait mauvais, restez donc à dîner avec nous.....

Vous pensez s'il resta, et il se consola poc de ce que pouvait dire en famille! Le dîner fut charmant. Tout serait été pour le mieux si, depuis la veille, Taupin n'eût été en difficultés sérieuses avec son outonne, qu'avait effarouché l'abus des lentilles. A son grand désespoir, il dut abréger la séance et prendre congé de Mlle Grollard avant le café, sous le premier prétexte venu.

Ce soir-là, il tentra au collège la rage dans le cœur, exaspéré contre le principal qu'il rendait responsable de son accident, et décidé à en finir avec ces lentilles, dont le souvenir s'était interposé entre le bonheur et lui.

Le lendemain matin, pendant les classes, circula un petit manifeste qu'il avait lui-même écrit de sa main à une vingtaine d'exemplaires.

"Citoyens, disait le petit manifeste, laisserons-nous plus longtemps opprimer nos estomacs? Des hommes, libres comme nous devrons l'être, ont le droit de ne manger des lentilles que deux fois par semaine. Le première fois que l'on nous en servira, levons-nous en masse au cri de: Plus de farineux! Vive la liberté!"

Le malechance voulut que le jour même, à midi, le déjeuner se composât encore du légume détesté.....

—Plus de farineux, vive la liberté! crie non ami Taupin d'une voix tonnante, en se levant de table.

En une minute, les deux cents élèves du collège de Juvenisse-en-Quercy furent debout, hurlant, gesticulant et crachant dans les plats. Le principal accourut tout effaré. On le salua, puis l'assit à une table, et on le força à manger trente-deux portions de lentilles, ce dont il faillit mourir. Puis Taupin, qui avait son plan, cria qu'il fallait montrer à la ville comment ils avaient conquis leur liberté.

La motion fut acceptée d'acclamation. On enfonça les portes, on mit le général Taupin à cheval sur une bouvrique qui fournissait du lait d'ancesse à l'infirmerie, et l'on enfila la première rue en bon ordre.

L'idée de Taupin, combien vous pensez, était de se faire voir dans sa gloire à Mlle Grollard, en passant devant son magasin. Et, tout en chevauchant en tête de cortège, le képi en arrière, il chantait à plein gosier:

"Aux armes, citoyens!" C'était imposant et terrible.

Une seule chose le chiffonnait un peu dans son triomphe. Il savait que Juvenisse-en-Quercy possédait une brigade de douze gendarmes, et il craignait vaguement leur intervention.

Mais le trajet se fit sans incidents. Tous les Juvenisses étaient sur leurs portes et levaient les bras au ciel en voyant passer les révoltés. De loin, Taupin apercevait déjà Mlle Grollard sur le pas de sa porte. Encore deux minutes, et il arrivait à la petite place où était situé le magasin. Avec une dignité suprême, il salua profondément Mlle Grollard toute rougissante, et tous les autres imitèrent son mouvement. Du fait à ce moment que se produisit un incident inattendu.

Taupin venait à peine de remettre son képi sur sa tête, qu'il sentit subitement son âme lui manquer entre les jambes. Une main venait de tirer doucement la bête en avant, tandis qu'une paire de bras retenaient Taupin en arrière. Mais si palpe de bras appartenaient à deux gendarmes.

Avant d'avoir repris ses esprits le malheureux général se trouva solidement fixé sous le bras d'un troisième gendarme. Puis il sentit qu'un quatrième lui arrachait sa culotte, et, sous les yeux de son adjoint, une large main s'abattit lourdement. Taupin ne pouvant tout de suite pour celle de son père.

—Tiens! pollisson! hurlait en même temps celui-ci.

Vaincant, pendant que les autres conjurés s'éparpillaient comme une volée de moineaux Taupin essaya de s'échapper. Les gendarmes tendient bon et le père Taupin tapait dur. Cela dura plus de dix minutes, tandis que Mlle Grollard se tordait de rire avec tout son personnel.

Et jamais, depuis ce jour, il n'y eut plus de révolte au collège de Juvenisse-en-Quercy.

Le 29 mars a eu lieu, à Rome, la célébration du quatre centième anniversaire de la naissance de Raphaël.

Le cortège est parti à dix heures du Capitole pour le Panthéon, où se trouve le tombeau de Raphaël.

Le cortège était composé